

TEMPERATURE

Table with weather data for Du 17 février 1902, including Fahrenheit and Celsius scales for various locations like New Orleans, St. Louis, etc.

Les Travaux du Recensement

Aux Etats-Unis et à la Nouvelle-Orléans.

Plus on suit d'un regard observateur les différents développements de la grande république américaine, plus on reste étonné de ses progrès dans toute la sphère de l'activité humaine...

On n'est pas seulement dans l'industrie, dans le commerce qu'ils ont fait d'immenses progrès, mais dans les arts, dans les sciences, surtout dans la statistique où ils ont opéré de véritables prodiges.

Les Etats-Unis sont le pays le plus mouvementé qu'il y ait au monde. Il leur suffit quelquefois d'une année pour peupler un désert et créer une grande ville.

En fait, ils comptent à l'heure qu'il est 78 villes de plus de 50,000 âmes. Comment, au milieu de cette turbulence et d'effervescence, ont-ils pu parvenir à se rendre compte exacte de leur population. C'est ce que nous apprend le Bulletin du deuxième recensement.

Il y a plusieurs procédés à employer pour recenser les populations d'une façon convenable, pour se rendre compte des progrès qui se sont opérés dans un temps déterminé, durant la période qui s'est écoulée d'un recensement à l'autre. Nous avons ici le suffrage universel le plus largement appliqué qu'il y ait au monde et il fonctionne activement surtout dans les élections présidentielles, celles qui passionnent le plus les populations.

On prend le chiffre le plus élevé des votes qui ont été donnés en faveur des électeurs présidentiels dans chaque parti. On multiplie par cinq et l'on obtient le nombre voulu. C'est un procédé universellement répandu. S'il s'agit comme dans le recensement qui a eu lieu en 1900, de se rendre compte des progrès qui se sont opérés d'un recensement à l'autre, on fait la somme des votes donnés. On compare avec les chiffres du scrutin présidentiel précédent et l'on trouve aisément la différence.

Bien des statisticiens basent leurs calculs sur la population des écoles, sur les chiffres des enfants qui sont d'âge à se fréquenter. Ils ont raison d'en agir de la sorte; attendu que dans une période donnée, on trouve toujours une proportion exacte entre le chiffre de la population des écoles et celui de la population totale.

Ils y, enfin, pour guides les statisticiens, les travaux accomplis par les énumérateurs des fabricants d'almanachs et annua-

res commerciaux ou autres et, surtout, par les employés spéciaux des différentes administrations urbaines.

Ce sont là des travaux précieux; mais ils n'aboutissent tous qu'à des résultats approximatifs; ce n'est qu'en les comparant ou les contrôlant les uns par les autres que l'on arrive à une estimation exacte de la population et des progrès qui s'y sont accomplis durant une période d'années.

C'est ainsi que nos statisticiens sont parvenus à établir exactement le chiffre de la population de nos 78 grandes villes de 50,000 âmes et plus, durant la période 1890-1890 et durant celle de 1890-1900.

Chicago nous offre un exemple véritablement prodigieux. Son accroissement a été de 118 pour cent entre 1880 et 1890 et de 54.5 pour cent entre 1890 et 1900, la différence est de 64.2 pour cent.

Il y a même des villes dont l'accroissement dépasse 1000 pour cent. Nous n'en citerons que deux: Kansas City et Seattle.

La Nouvelle-Orléans a été jusqu'ici une des villes les plus stationnaires de l'Union, au point de vue des progrès de la population. C'est justement à ce même point de vue qu'elle mérite d'être citée. Après n'avoir progressé que de 12 pour cent de 1880 à 1890, elle s'est accrue de 18.6, entre 1890 et 1900; différence, 6 pour cent.

Et voilà la cité qui passe pour une des plus retardataires des Etats-Unis. La voici lancée à pleines voiles cette fois sur la voie qui a conduit si loin tant de grandes villes et leur a permis d'accomplir tant de merveilles; une fois partie, elle ne s'arrêtera plus. Elle est loin de tenir, à l'heure qu'il est, sur la liste de nos grands centres de population le rang qui lui est dû. Qui sait si dans dix ans nous ne la verrons pas occuper la tête de colonne?

A la mémoire de Tilden.

C'est avec joie comme avec fierté que nous venons de voir les chefs de la Démocratie américaine se réunir dans un grand banquet à Brooklyn, pour honorer la mémoire du glorieux et regretté Leader de ce parti. A l'heure où se fait entendre partout, parmi eux, le cri de ralliement, il est bon qu'animés par le sentiment du devoir, ils se rassemblent pour rappeler au pays dévoyé les véritables principes qui ont dirigés les Pères de notre République et qui en seront l'éternel soutien dans l'avenir, après en avoir été l'honneur dans le passé.

Au milieu de la crise politique et morale que nous traversons, on est heureux d'entendre invoquer des noms comme ceux de Jefferson, de Jackson, de Tilden qui sont restés constamment et strictement fidèles au drapeau et se sont gardés de toute alliance impure, ou tout au moins douteuse.

La gloire de ces hommes, c'a été d'avoir la foi, une foi inébranlable dans les principes, et de croire qu'ils suffisaient à une puissante nation, passionnée pour le progrès et affamée de liberté. C'a été d'avoir un idéal qu'ils ont poursuivi sans relâche, sans s'en laisser distraire un seul instant par des promesses mentales et par des rêves dangereux. Ainsi, saurons-nous avec respect les hommes politi-

ques actuels qui, rejetant dédaigneusement les faux-fuyants, s'éloignant prudemment des chemins de traverse, vont droit au but et réclament simplement l'application des principes de justice et de liberté égales pour tous, que révoquent nos Pères. A leurs yeux point de compromis avec qui que soit, pour gagner quelques voix et enlever une élection par surprise, ou grâce à des concessions que réprouve l'humanité.

Les principes de la démocratie, rien que les principes de la démocratie, purs de tout mélange, voilà ce qu'ils demandent, comme le demandaient avec eux les Tilden, les Jackson, les Jefferson.

Aussi les voyons-nous sauter à pieds joints pardessus toute une génération de démocrates faux teints, qui voudraient nous imposer une république aristocratique et plutocrate, suivant les uns, égalitaire et sociale, suivant les autres.

Dieu préserve l'Union de cette double invasion de songes-crocs et d'exploiteurs! Elle a fait son chemin sans eux; elle continuera de même, elle n'a pas besoin de leurs services. Les Trusts et le socialisme peuvent passer, la Démocratie ne passera pas.

COMMENT LES Divers Présidents DE LA REPUBLIQUE FRANÇAISE

Recevaient les Avocats des Condamnés à Mort.

A la place de l'avocat de Brière, Me Comby, rayé du tableau, c'est le bâtonnier, Me Danet, qui va faire à l'Élysée la démarche traditionnelle pour appuyer le recours en grâce. Voici les souvenirs de quelques maîtres sur la façon dont les divers présidents de la République recevaient en pareil cas.

M. Thiers? — Une grosse boule au fond d'un fauteuil, voilà le souvenir que j'en ai gardé. Parfois, il se penchait en avant, relevait ses lunettes et vous posait des questions étroites et fines.

— Vous n'avez pas connu MacMahon? dit Me Demange, qui s'était approché de ses confrères. Vous êtes trop jeunes. Ah! celui-là n'avait pas de coquetteries féminines, je vous assure. Il ne vous faisait pas même asseoir et vous écoutait, dans son cabinet, de l'air d'un colonel qui reçoit à la salle des rapports la réclamation d'un sous-lieutenant.

Grévy, immobile au fond de son fauteuil, les mains jointes les yeux clos, semblait une figure de cire. Attentif cependant, il écoutait les arguments de celui qu'il appelait "son cher confrère". Puis il posait des questions, présentait des objections. Adversaire résolu de la peine de mort, il cherchait un prétexte au doute, une excuse à l'indulgence, proposait un supplément d'enquête, se réjouissait d'une contradiction dans les témoignages, d'une hésitation dans les expertises, de tout ce qui pouvait justifier une commutation de la peine.

Carnot était froidement courtois, et sobre en ses questions. Son attitude eût gelé l'éloquence au gosier de Démosthène. Mais il étonnait l'avocat par sa connaissance approfondie du dossier.

Il avait lu la procédure d'un bout à l'autre, apportant dans son étude une exactitude de mathématicien. De son opinion, il ne laissait rien voir. Il ne prometait rien, se réservait. — Carnot! conta Me Henri Robert. Je suis allé le voir à Fontainebleau pour lui demander la grâce de je ne sais plus quel client: Yvoret, je crois. Je savais que Grévy, à Mont-sous-Vandrey retenait toujours l'avocat à déjeuner et j'avais pris le train à la gare de Lyon, en rêvant d'un repas présidentiel, chez son successeur. J'étais parti de bon matin, et à Bruay déjà je me sentais en appétit. Le Président me reçut vers onze heures. A onze heures et demie l'audience était terminée et le plus aimablement du monde, Carnot me reconduisit à la porte de son cabinet. A Fontainebleau, on n'était pas nourri!

— Quelqu'un a-t-il vu M. Casimir Perier? — Je lui ai demandé la commutation de peine d'un parriedit, dit Me Demange. Son accueil était des plus aimables. Il recevait en homme du monde, sans solennité. Même après mon audience terminée, il me reconduisit en causant familièrement. Sa voiture l'attendait au bas du perron. C'était un après-midi, en automne. Il faisait un temps délicieux.

— Vous retournez au Palais? me demanda le Président. — Oui, je vais regagner la place Dauphine en flâneant, par les quais. Il fait si beau... — Ah! me répondit mélancoliquement M. Casimir Perier, vous ne laissez sortir celui, vous... — Et Félix Faure?

Les avocats qui étaient allés le voir en avaient conservé tous la même impression. — On se croyait chez Louis XIV, dit l'un. De sa belle main blanche, il vous montrait un fan-tail et le geste était très Comédien Française; il gardait les distances, vous parlait de haut et vous faisait sentir que c'était une grâce qu'on venait lui demander.

Quant à M. Loubet il reçoit "d'une façon charmante" comme dans la chanson, les mains tendues, "mon cher confrère", vous met à l'aise et l'on sent qu'il n'a que le souci de la Justice dans la bonté, du moins telle est l'opinion de M. Henri Varennes, auteur de ces croquis agréables.

Histoire de Brigand.

Miss Stone n'est pas, au reste, la seule voyageuse qui ait eu affaire aux brigands. On calomnie notre temps en faisant croire que les voyages n'ont plus de surprises pittoresques.

Le comte d'Alan, député de la Drôme, vient de recevoir d'un lieutenant de la gendarmerie de la haute Toscane un télégramme lui annonçant qu'Angelo Meriani, brigand dont la tête était déjà mise à prix, avait été tué avec l'un de ses lieutenants dans un combat que lui livrait une escouade de carabinieri.

M. d'Alan avait ses raisons pour s'intéresser à ce Fra Diavolo. Voici le récit qu'il a fait: En février dernier, nous raconte le député de la Drôme, je me trouvais en Italie. Ma famille possédait aux environs de Pise des propriétés que je dois aller quelquefois surveiller.

Un jour je me promenais en voiture avec la comtesse d'Alan et plusieurs dames, dans la haute Toscane. La haute Toscane est le jardin de l'Italie, mais il y a certaines contrées sauvages, des bois et des coteaux où s'aventurent n'est pas très sûr. Sur la grande route, le brigand nous attendait la route il me tint en joue, m'intima l'ordre de descendre et de m'avancer.

J'allai vers lui pour parlementer. Il me dit que son fusil servirait pour moi, son revolver pour les dames, si je ne lui remettais sur le champ 5,000 francs. J'avais 100 francs sur moi, et, après diverses péripéties, nous pûmes nous éloigner en lui ayant laissé tout ce que nous portions. C'était un bel homme, fort élégant, d'une trentaine d'années. Il avait, en général, avec lui, une bande d'individus qui terrorisaient le pays, obligeant les fermiers à les nourrir, les vêtir, et qui menaçaient de tuer quiconque oserait dénoncer un des brigands. Ceux à qui je me plaignis de cette arrestation, auxquels je demandais de m'aider à le poursuivre en revenant sur nos pas, me questionnèrent sur ce que j'avais payé de rançon. — Oh! pour si minime somme, fient-il, est-il bien inutile de risquer une vilaine histoire! Et je dus me contenter de porter plainte à la gendarmerie.

Notre directeur fut tué il y a un an par ce bandit et son frère. Celui-ci périt peu après dans une poursuite par les gendarmes. Resté seul à la tête de sa bande, Angelo Meriani continua le cours de ses exploits. Il y a quelques jours, accompagné d'un lieutenant, il blessa très grièvement d'un coup de fusil l'ingénieur Serré, de Castelnuovo. Selon la tradition, des voleurs s'embarquaient sur une route déserte, attendaient les voyageurs isolés et les détrosaillaient.

Lorsque j'allai me plaindre à la gendarmerie, on m'affirma qu'on allait redoubler d'effort et que le gouvernement italien ferait plus pour moi que n'aurait sans doute fait le gouvernement français pour un Italien en pareille circonstance. On pourchassa sérieusement le bandit, et, à la suite de son attentat contre l'ingénieur Serré, des gendarmes, vêtus en civil, armés jusqu'aux dents, le cernèrent et tirèrent dessus sans autre tentative de conciliation.

Personne, je crois, même les amis du pittoresque, ne regrettera la fin du roi de la haute Toscane.

PAS DE MARIAGE.

Le "New-York Herald" recevait dernièrement la lettre suivante: — Monsieur, "Je vous serais très reconnaissant de vouloir bien faire passer le plus tôt possible dans votre journal la note ci-dessous: "Le mariage annoncé entre le comte de Fitz James et Mlle "Sybil Sanderson n'aura pas lieu."

"Vous me feriez le plus grand plaisir en publiant cette note sans autre commentaire. "Recevez, Monsieur, l'assurance de mes salutations distinguées. "SYBIL SANDERSON."

Le jeuneur de Westkerke.

A Westkerke, près d'Ostende, vient de mourir, à l'âge de 71 ans, un original nommé Pierre Decortio, bien connu dans toute la contrée. Depuis une vingtaine d'années, cet homme, marié et père de plusieurs enfants, ne prenait, durant les quarante jours du carême, que de l'eau; le reste de l'année, il se nourrissait exclusivement de pain et d'eau.

THEATRES.

Le dernier spectacle de la saison à l'Opéra, a été donné hier soir, au bénéfice des choristes. Nous sommes tentés de nous excuser auprès de ces dames et de ces messieurs d'écrire lui que le spectacle était à leur bénéfice, car il y a bien eu spectacle; mais de bénéfice, point.

La salle présentait un aspect très agréable quand nous y sommes entrés, et bien vite a été notre regret de constater que le public n'avait pas répondu à l'appel des bénéficiaires. "Humble", comme nous nous sommes permis de les appeler l'autre jour, pour mieux affirmer leurs titres à l'appui des habitués du théâtre.

A huit heures et demie, après deux exécutions par l'orchestre que dirigeait M. Moreau, le rideau s'est levé et M. Giffroy est venu annoncer que, par suite de circonstances imprévues, "Bigolette" ne pourrait être chanté; mais qu'une partie du programme de la soirée serait exécutée: le chœur des soldats de "Faust", l'intermezzo de "Cavalleria Rusticana", le duo de "Général Tellet" et un intermède.

Disons qu'après l'exécution du premier air par l'orchestre, M. Moreau a reçu une palme cravatée de rubans aux couleurs françaises. M. Moreau a paru très touché de ce court mais si agréable hommage du public encore et encore.

Il est juste que ce témoignage d'estime ait été donné à cet artiste de talent et toujours aimé de ce fauteuil qu'il a occupé souvent au cours de la saison. "Bigolette" devait être chanté par M. M. Queyria, Coellier, Karloni, Talazac, Blondel, Dequenne, Nizer, Maurini; Mmes Narici, Laya, Mico, Faurry, Lambert.

Le public a donc été privé d'une délicieuse surtoute, car dans cet opéra de Verdi, les perles ont été jetées à pleines mains. Le premier motif de chant de la partition est chanté par le duo de Mantoue, couplets qui expriment l'amour frivole et insouciant qui était le passe-temps dans lequel se complaisait la société corrompue d'alors. Le duo entre Bigolette et le général est des plus dramatiques, étonnants et des plus vocales en son déclin, tandis que l'intérêt mélodique est dans l'accompagnement. L'aspiration du compositeur s'élevait dans le duo suivant entre Bigolette et sa fille. A la grâce des cantilènes de Gilda, il a su mêler très heureusement les pathétiques accents du père tremblant pour la sécurité de son enfant.

Bigolette est assurément une des meilleures partitions de Verdi. La mélodie y est constamment inspirée; chaque personnage y conserve son caractère propre, et les deux groupes restent bien distincts comme l'exige la situation. Le quatuor du dernier acte est généralement enlevé; c'est une des perles dont nous parlions plus haut.

La troupe part aujourd'hui pour le Texas, où elle fera une tournée de quelque durée, puis visitera les principales villes d'autres Etats; et enfin la troupe d'opéra seule se rendra à New York pour y remplir un engagement de six semaines au théâtre Victoria.

On sait que M. Charley sera le prochain impresario de l'Opéra; on a dit même que l'engagement de M. Jérôme était chose conclue. Comme la nouvelle ne nous avait jamais été communiquée officiellement, nous nous étions abstenus de l'annoncer. Aujourd'hui elle nous est confirmée par M. Fourton qui sera intéressé dans l'exploitation du théâtre de la rue Bourbon l'an prochain.

gracieuse qu'étais montait bien vite et l'attendait une pluie de gros sous, qui a considérablement accru sa caisse dorée. La somme versée par la divette à ses camarades s'est élevée à cent-dix dollars.

GRAND OPERA HOUSE.

"The Streets of New York" vient d'obtenir un grand succès au Grand Opera House. Nous ne raconterons pas une fois plus ce grand mélodrame qui est vieux comme les "Rues de New York", qui est connu de tous ceux qui fréquentent les théâtres depuis plus d'une génération; mais il vient de procurer à la troupe Baldwin-Meville l'occasion d'un brillant succès. Des scènes saisissantes y abondent. Maurice Freeman s'y est fait bruyamment applaudir dans le rôle principal, ainsi que Miss Litaluome, la fille du banquier—Miss Lucia Moore, Miss B. Seymour n'ont pas peu contribué au succès et Sainpolis a déployé ses talents ordinaires dans son rôle de capitaine. En voilà pour une semaine de belles salles au Grand Opera House. Hier soir, la salle était pleine comme à la première représentation.

THEATRE CRESCENT.

La famille Coban s'est emparé du Crescent et elle y triomphe par le rire, un rire inextinguible. Rien d'amusant comme les aventures du gouverneur et de son fils "The Governor's Son". Il y a là une série d'incidents et d'accidents, de surprises, de quiproquos on ne peut plus divertissants. Raconter tout cela est chose impossible; il faut aller voir la pièce pour se rendre un compte exact de l'action.

L'air de la bande est étourdissant d'esprit et de verve, et il a deux sœurs qui enlèvent les braves de toute la salle. Nous prédisons aux Cobans une splendide semaine de succès.

THEATRE AUDUBON.

"The Land of Living" attire la foule à ce théâtre depuis la matinée de dimanche. Depuis lors, on y voit se balancer triomphalement le bicolorique panache de l'opéra. La pièce convient merveilleusement aux talents divers dont se compose la troupe Audubon.

Mortimer Snow y joue d'une façon remarquable le rôle principal, celui de Gerald Arkwright. Il est très habilement secondé par F. Robertson, le traître de la troupe; par Miss Daiglish et le petit prodige Ben Smedley, en un enfant qui ira loin, si Dieu lui prête vie.

La mise en scène est excellente et contribue beaucoup au succès.

THEATRE TULANE.

Mlle Mary Mannering.

Hier soir c'était, au Tulane, le tour de Mlle Mannering, dans "Janice Meredith". Le grand drame qui nous reporte à l'époque révolutionnaire américaine. Mlle Mannering y est charmante. Aussi que de bravos! Elle est d'ailleurs entourée d'une excellente troupe dont le premier sujet est Robert Dreyer.

Beaucoup de succès. Mlle Mannering nous promet "Camille", où elle déploie de rares qualités. Nous reviendrons sur ce sujet.

ST. CHARLES ORPHEUM.

Au St. Charles, les scènes détaillées, les dialogues, les chants, les danses, les exercices acrobatiques se succèdent avec une grande rapidité et un bonheur étonnant. Car le secret du succès est dans le choix habile des artistes et des exercices, qui attirent une foule élégante. On admire surtout les Lilliputiens dont l'habileté est étonnante.

Très-applaudie, hier soir, Miss Delmore dans sa "Bride Groom Reverser"—un succès qui sera durable.

Il faut aller voir les chiens savants de Ritter, ils sont vraiment charmants d'intelligence et d'habileté.

Que voulez-vous? Une lumière qui vous plaît. La lumière du gaz. Je vous remercie.

Feuilleton

DE

L'Abelle de la N. O.

N. 63 Commencé le 3 décembre 1901

MARJOLAINE.

Par Georges Spitzmuller.

TROISIEME PARTIE.

LECOLE DU DEVOIR.

IV

GRAND MAMAN.

Au fait.

Car, à n'en pas douter, Marjo-

laine était la fille de Raymond, du gentilhomme de grand chemin qui avait eu sans doute cette enfant d'une maîtresse de rencontre, d'une liaison de hasard nouée parmi les aventures de son existence dépravée, semée de crimes et de basses intrigues.

La jeune fille devait dire vrai... Son émoi était sincère, ses paroles sonnaient la franchise... Etaient-ce pourtant des preuves irréfutables?

Telle fut la question anxieuse que se posa encore la vieille dame.

Maintenant, les yeux largement ouverts, elle regardait Marjolaine toujours muette, immobilisée dans la même attitude. Marjolaine ressemblait à Raymond... C'était indiscutable... Elle possédait certains de ses traits, embellis, ennoblis, purifiés.

Et, en détaillant cette physiologie douce, — et pourtant éblouissante, — Mme d'Aubincourt croyait y retrouver les lignes de son propre visage, à l'époque fleurie de sa première jeunesse.

Un peu remise à présent du coup qui l'avait assommée presque, la mère de Raymond se leva, et allant tout près de Marjolaine:

— N'avez-vous rien qui vous vienne de votre père? Annonceriez-vous que vous rattachiez à lui? — Si fait, madame... Une pe-

— Oh vous conduisait il?... Je venais de le retrouver après avoir été longtemps séparée de lui, j'étais à son service de Paramont, cet homme qui me redoyait...

— Après, après, mon enfant... — Mon père m'a emmenée loin, très loin, dans un bois, au milieu de la neige... Il est parti... Je serais morte là-bas, sans le brave Médor...

— Il la perdait... pensa Mme d'Aubincourt, frémissant à l'heure du lâche abandon perpétré par son fils.

Et, après un bref silence: — Cet objet est-il encore en votre possession? — Oui, madame... Le voici... Ce disant, elle sortit de sa poche et plaça sous les yeux de la douairière une petite bourse en tricot de sole verte.

Mme d'Aubincourt saisit l'objet d'une main fébrile et y jeta un regard plein d'anxiété.

En même temps, Marjolaine la vit chanceler et devenir blanche autant que ses cheveux blancs. Elle s'élança pour la soutenir. La comtesse d'Aubincourt pliait sous le poids de l'émotion.

— Il y avait plus à douter: Marjolaine était bien sa petite-fille. Cette bourse, c'était la douairière elle-même qui l'avait

tressée et donnée à Raymond, autrefois... — Qu'avez-vous, madame? dit la jeune fille respectueusement.

— J'ai, ma mignonne, répondu à la comtesse d'une voix éplorée... j'ai... que votre père... est mon fils... et que tu es... ma petite-fille!

La foudre tombant aux pieds de Marjolaine ne l'eût pas plus stupéfiée que cette révélation inouïe.

Croyant avoir mal entendu, elle se domina et dit simplement, de sa voix douce et caressante: — Remettez-vous, madame, je vous prie...

Et gentiment, avec mille précautions, elle la fit asseoir sur le grand fauteuil que la vieille dame venait de quitter tout à l'heure. La comtesse se sentait écorchée par la force même du destin qui amenait sous son toit, par le plus miraculeux des hasards, l'enfant que Raymond avait perdue, lâchement abandonnée jadis...

N'était-ce pas dicté à la grand'mère son devoir de réparation vis-à-vis de cette nouvelle victime de son fils?

L'imprévu de cette situation l'accablait, tel un poids trop lourd pour ses épaules débiles.

Pour la deuxième fois, elle faiblissait devant la certitude, à présent irrécusable.

— Mais aussi, dans son âme un sentiment nouveau venait de naître... Plus de malédictions pour le

— Non... Maintenant, elle eût plâtré bête l'ingrat pour ce qu'elle retrouvait de lui — et aussi d'elle-même: une enfant à protéger et à chérir.

En une seconde, tous ces sentiments se heurtèrent, confus et froissés, dans l'âme de Mme d'Aubincourt.

Penchée sur elle, Marjolaine ne parlait pas...

— Elle épiait sur son visage bon levé un rayon de paix, de sérénité renaissantes.

Un sourire mêlé de larmes, car la vieille dame pleurait à présent.

— Ne m'as-tu pas comprise? demanda-t-elle. — Madame... — Tu es ma petite-fille, Marjolaine... Viens m'embrasser.

Elle lui ouvrit les bras. Inconsciemment, l'âme pleine d'un bonheur vague et craintif encore, la jeune fille s'y laissa attirer en tombant à genoux...

pas connaître tout cela... Je ne le veux pas. Je ne veux qu'une chose: que tu m'aimes comme une petite-fille doit aimer sa grand'maman...

Et, ce disant, la comtesse convint de baisers le front de Marjolaine.

Celle-ci se sentait étrangement émue... Ses lèvres tremblaient, ses yeux s'obscurent...

— Dans un sanglot, elle s'abattit sur la poitrine de la comtesse.

Le choc avait été trop rude pour ses nerfs...

— Oui, pleure, mignonne... dit Mme d'Aubincourt tutélaire... Pleure, cela te fera du bien.

Et pendant que la jeune fille versait de douces larmes calmantes, la mère de Raymond continuait:

— Et dire que j'ai passé près de toi, dans ta vie de misères, que je t'ai parlé sans savoir... sans deviner!... Il y a déjà plus de dix ans... Comme nous aurions pu être heureuses, toutes deux...

— Je n'oserai pas... — Je le veux... Je t'en prie... Allons, cesse, achève...

— Quand je vous ai vu partir mon cœur s'est serré comme dans un étou. J'ai eu envie de vous appeler, de courir sur vos pas...

Mais Paramont me faisait déjà recommencer la vente des allumettes... Ah! si j'avais su!... Pendant de longues jours, je n'ai pensé qu'à vous... grand'mère!

— Oui, appelle-moi comme cela! dit Mme d'Aubincourt transportée d'allégresse, irradiée... Redis-moi ce nom si doux!...

— Grand'maman!... — Ma fille... Ma chère petite-fille!... C'est le ciel qui t'a donnée à mon affection... Dieu a conduit ici tes pas...

— Oui, grand'maman... Je le prierais pour vous, qui êtes si bonne... Marjolaine ne parlait plus que Mme d'Aubincourt écoutait encore...

— Grand'maman!... Grand'maman!... L'écho des charmantes appellations lui apportait une félicité faite de fierté et de tendresse... C'était un renouveau pour sa vie brisée.

Maintenant, leurs cœurs à toutes deux battaient l'un contre l'autre. Touchant union de l'aurore et du couchant, du printemps et de l'hiver...

Elles gardaient le silence, sa-